



Peter Dalg, 100 Years Ago (Carrens), 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS
D'INTRODUCTION À
LA PSYCHANALYSE
2021

Renseignements :
Eric Zulliani, eric.zulliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr
Renseignements :
Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :

Ce qui vous angoisse

Lecture du *Séminaire X, L'angoisse*.¹

Quatrième Leçon, février 2021, par Remi Lestien

Angoisse et Acte

Pour introduire notre leçon de ce soir, j'extrais du témoignage que nous a donné Marie Claude Sureau il y a quelques jours² un petit souvenir de sa vie infantile :

Une petite fille écoute sa mère chanter – *Qu'est-ce que ça peut faire, du moment qu'on s'aime ?* –, et la petite fille prolonge la phrase par – *des petits pois et des haricots....* Sa mère avait ri en réponse à ce jeu de mot involontaire.

Elle nous donnait ce commentaire théorique :

“Devant le rire de ma mère, sans signification pour le jeune parlêtre que j'étais, j'éprouvais mon rapport au langage et une angoisse devant ce que l'on peut appeler la castration : car c'est dans le fait que l'on ne peut pas tout dire que quelque chose du langage échappe, et que se loge la castration”.

Ce souvenir lui revient alors qu'elle est dans sa deuxième tranche d'analyse. Ce que son analyse finira par révéler, c'est que ce tout petit épisode de sa vie infantile a pris une importance déterminante et qu'en quelques sortes, toute sa destinée s'est trouvée prise dans ce petit noyau structural.

Reprenons : Cette mère chante, alors qu'elle est d'habitude plutôt triste. Par ailleurs, elle est sujette à de nombreuses crises d'hystérie qui terrifient la petite fille. Au fond, l'enfant ne fait que prolonger la rengaine entendue, cherchant ainsi à s'inscrire dans le discours maternel, c'est-à-dire sa demande D'emblée sont interrogés à son insu et le désir de cette mère, à savoir ce qui se cache derrière ces paroles d'amour, et la question sexuelle. Le rire de la mère est le masque qui vient neutraliser toute signification, mais qui n'empêche pas le surgissement de l'angoisse.

Une longue expérience analytique lui fut nécessaire pour finalement cerner que ce qui avait été produit alors, à son insu, était un regard habillé de moquerie. La coupure introduite par l'angoisse avait donc fait venir sur scène de façon intrusive l'objet regard, et bien malin qui pourrait dire si cet objet est du côté de la mère ou du côté de la petite fille. Peut-être commencez-vous à saisir ce que

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

² M.-Cl. Sureau, « De l'Instant de voir au moment de conclure : trajet d'une analyse ». Conférence à la Section Clinique de Nantes, janvier 2021, inédite.

Lacan entend par *manque de manque* — ici, cet objet insupportable vient à la place du manque, remplir le trou de signification.

Voilà donc l'objet auquel ce séminaire donne une place éminente et qui retient toute notre attention. Le programme de cette quatrième leçon se fait sous l'égide d'un titre sobre, "angoisse et acte". Eh bien n'y allons pas par quatre chemins, dans cette petite anecdote que l'on pourrait qualifier de souvenir écran avec tout le poids que Freud donne à cette formulation, *se cache un acte* certes modeste, mais un acte avec toute sa valeur structurale. L'acte inconscient est ici d'opter pour l'une des significations du mot entendu. L'acte est d'avoir choisi *semer* plutôt que *s'aimer*. Que ce soit un petit acte manqué nous est précieux, car en ratant sa cible, il éclaire d'un jour nouveau la scène sur laquelle se joue cette petite tragi-comédie — ce scénario qui a gouverné sa vie jusqu'à ce que la fin de son analyse ne l'en délivre, par le repérage final que l'objet regard est incarné par le psychanalyste lui-même.

L'Acte

Avant de poursuivre, cernons ce qu'est un acte, disons sa structure foncière. Ce qui le caractérise c'est la fulgurance. L'acte véritable ne dépend pas de réflexions préalables mais, bien au contraire, il se présente comme rupture par rapport à toute pensée qui l'avait précédé. La hâte le caractérise, et ce qui est à juger n'appartient pas aux intentions que l'on avait, mais aux conséquences de ce franchissement. L'acte est toujours un défi aux lois de l'Autre, et le sujet s'en trouve transformé. Notons aussi que dans l'acte lui-même le sujet disparaît. Oserai-je parler de mort du sujet ? – le suicide est pour Lacan l'exemple paradigmatique d'un acte réussi. Un acte ne concerne donc pas les pensées, mais par contre il se réalise bien dans le champ du langage, comme l'équivocité homophonique de *sème* et *s'aime* nous l'a fait apercevoir.

Nous connaissons tous des actes qui ont transformés l'histoire : de l'Appel du 18 juin par de Gaulle au franchissement du Rubicon par César, en passant par l'Acte de fondation de l'École Freudienne de Paris.³ Plus prosaïquement, chacun de vous connaît les conséquences de certains de ses actes, sans oublier l'acte dit sexuel qui a présidé à sa conception et sa venue au monde.

La fulgurance s'accompagne d'un temps de disparition du sujet, lieu de l'angoisse — et l'on peut apercevoir comment le désir s'y articule. Paroles données, engagement de vivre avec quelqu'un ou au contraire acte de séparation ou d'affirmation de soi. Pour ceux qui sont en analyse, c'est bien à l'acte de parole qu'il faut se référer, et à l'acte analytique qui en répond. La topologie de l'angoisse trouvera à s'y éclairer. Cette mort du sujet, nous en avons vu la réalité dans l'exemple donné tout à l'heure. Dans l'acte le sujet n'est pas présent, et c'est l'objet qui s'y substitue. Dans l'après-coup, on peut apercevoir comment le désir de la petite fille s'est trouvé articulé au désir de la mère, avec l'angoisse comme point de bascule faisant surgir l'objet qui dorénavant va le causer.

Une question se pose que nous reverrons tout à l'heure : est-ce l'angoisse qui produit l'objet, ou au contraire est-ce le surgissement de l'objet qui provoque l'angoisse ?

³ J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), *Autres écrits*, Seuil, 2001.

Se laisser tomber, ou monter sur scène. Passage à l'acte et *acting-out*

C'est le sous-titre que Jacques Alain Miller a donné au chapitre IX que nous lisons aujourd'hui. Il va donc être question de cette autre scène où le sujet joue sa partie avec les moyens qui sont les siens, le symbolique et l'imaginaire. Je reprends un extrait de la page 43 :

« Or, la dimension de la scène, dans sa division d'avec le lieu, mondain ou non, où est le spectateur, est bien là pour imager à nos yeux la distinction radicale du monde et de ce lieu où les choses, fut-ce celles du monde viennent à se dire (...) à se mettre en scène selon les lois du signifiant. »

Sur cette scène, l'expérience de l'angoisse fait apparaître le sujet dans ses rapports avec l'objet. Lors de moments que l'on peut dire cruciaux de la vie humaine, le nouage de l'acte avec l'angoisse est essentiel à cerner. Associé à l'angoisse l'acte se présente sous deux formes qui sont détaillées dans ce chapitre : l'*acting-out* et le passage à l'acte. Le petit exemple tiré du témoignage de passe de Marie-Claude Sureau va nous servir de fil directeur.

Lacan, dans ce chapitre, fait appel à la clinique freudienne autant pour situer ces sortes d'actes que pour interroger la position d'analyste de Freud — son désir, et sous-entendue, la question de l'acte analytique.

Commençons par reprendre ce que dit Lacan sur la manière dont se présentent structurellement *acting out* et passage à l'acte. Il prend appui sur la formule du fantasme :

$$(\mathcal{S} \diamond a)$$

J'ai parlé de mort du sujet — cela vous a peut-être paru disproportionné, mais dans le passage à l'acte, c'est particulièrement évident. L'angoisse est liée au fait que le sujet n'est plus représenté par un signifiant pour un signifiant de l'Autre. Il n'a plus de place dans l'Autre, et pour échapper à l'impossible il ne lui reste qu'une solution, celle de quitter cette scène de l'Autre et de s'en éjecter comme pur objet. Autrement dit, quand le fantasme se défait, le sujet non représenté est mort et il ne subsiste que comme objet non lesté qui n'a plus rien à faire sur la scène de l'Autre.

Dans le cas de la jeune homosexuelle Freud utilise le terme de *niederkommen*⁴ pour qualifier l'acte de la jeune femme lorsqu'elle enjambe la balustrade d'un pont au-dessus d'une ligne de chemin de fer. Je ne reprends pas ce cas de Freud, je pense que la plupart d'entre vous se souviennent qu'il s'agit d'une jeune fille qui défie son père en se promenant sous son nez au bras d'une femme "demi-mondaine", dit Freud, dont elle s'est amourachée. Le père leur jette un regard courroucé qui intrigue la femme. Elle lui signifie alors brutalement que cela ne peut plus durer. Au comble de l'embarras et de l'émotion la jeune fille n'a que la seule ressource de se laisser tomber hors de la scène. Le passage à l'acte ne trompe pas, c'est une sortie de scène qui ne laisse plus place à l'interprétation, qui ne laisse plus place au jeu du signifiant — on peut juste, et c'est essentiel, en reconnaître les coordonnées.

On retrouve des passages à l'acte moins spectaculaires mais tout aussi préoccupants dans des conduites de fugue ou de disparition.

Dans l'*acting-out*, il s'agit plutôt d'un évitement de l'angoisse par une manœuvre visant à faire appel à l'Autre. Le sujet est bien représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais l'Autre n'entend rien à la demande sous-jacente à cette représentation. Pour attirer malgré tout son

⁴ S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine » (1920), *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1978, p. 261 : « Le verbe *niederkommen*, littéralement "venir bas", signifie à la fois "tomber" et "accoucher", "mettre bas". (N.d.T.)

attention, le sujet s'emploie à inquiéter cet Autre, à en rajouter dans la monstration, et pour ce faire il met en scène l'objet *a*. « Le rapport profond, nécessaire de l'*acting out* avec le *a*, c'est là dans quoi je désire vous mener en quelque sorte par la main, ne vous laissant pas tomber. »⁵

« L'*acting out* est essentiellement quelque chose, dans la conduite du sujet, qui se montre. (...) Dans le cas d'homosexualité féminine, Freud y insiste, c'est aux yeux de tous que s'affiche la conduite de la jeune fille. »⁶ « L'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe *dans* l'affaire. Entre le sujet (...) et l'Autre (...), ce qui surgit, c'est ce reste, *a*, c'est la livre de chair. »⁷ Le sujet met l'objet *a* sur la scène pour intimer l'Autre d'entendre sa question.

Le sujet semble s'effacer, mais dans une sorte de transfert sauvage il s'adresse à l'Autre. L'analyste doit l'interpréter, sinon il risque de laisser tomber l'analysant. Le but n'est pas de donner un sens à l'*acting-out*, par exemple de faire saisir à l'analysant quel sens a l'interrelation entre eux deux, mais de mettre en exergue le reste de cet acte bien singulier, dont l'enjeu n'est pas la recherche d'une hypothétique vérité, mais vise cet objet mystérieux qui est ici cause du désir.

« Quand vous regardez les choses de près, la plupart du temps vous vous apercevez que le sujet sait fort bien que ce qu'il fait dans l'*acting out*, c'est pour s'offrir à votre interprétation. Seulement voilà, ce n'est pas le sens, quel qu'il soit, de ce que vous interprétez qui compte, c'est le reste. »⁸

Pour donner un autre exemple d'*acting out*, je vais prendre l'exemple de l'homme aux cervelles fraîches. Lacan avait déjà parlé ce cas publié de Ernst Kris dans son séminaire et dans un grand texte des *Écrits*, « La Direction de la cure ».⁹ Ce qui l'intéresse ici n'est ni le retour dans le réel du non symbolisé, ni l'insistance du réel du désir, mais la monstration de l'objet sur la scène analytique.

Il s'agit d'un intellectuel qui ne peut achever d'écrire un livre, assailli par l'idée irrépressible qu'il pille tous ses développements dans les livres d'autres auteurs. Sa crainte d'être un plagiaire insiste tellement que son analyste Ernst Kris va vérifier sur le tas. « Il veut réduire son patient par les moyens de la vérité, il lui montre de la façon la plus irréfutable qu'il n'est pas plagiaire, il a lu son bouquin, son bouquin est bel et bien original, c'est au contraire les autres qui l'ont copié. Le sujet ne peut pas le contester. Seulement, il s'en fout. Et en sortant, qu'est-ce qu'il va faire ? (...) il va bouffer des cervelles fraîches. »¹⁰

Kris, avec son idée d'une vérité qui serait la réalité objective, est à côté de la plaque — il ne veut rien entendre. Dans ce séminaire, Lacan n'insiste pas sur la logique du cas comme dans « La direction de la cure », il montre de biais, mais dans sa nudité, l'objet oral comme une livre de chair mise dans la balance de la séance analytique.

« Avec les cervelles fraîches, le patient fait simplement signe à Kris. Tout ce que vous dites est vrai, simplement ça ne touche pas à la question, il reste les cervelles fraîches. Pour bien vous le montrer, je vais aller en bouffer en sortant pour vous le raconter à la prochaine séance. »¹¹

Ce que Lacan précise, c'est qu'il n'aurait fallu interpréter ni au nom de la vérité objective, ni au nom du principe de plaisir, mais renvoyer à l'analysant qu'il dit vrai, mais qu'il se trompe sur la

⁵ J. Lacan, *L'angoisse...*, *op. cit.*, p. 144.

⁶ *Op. cit.*, p. 145.

⁷ *Op. cit.*, p. 146.

⁸ *Op. cit.*, p. 149.

⁹ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), *Écrits*, 1966.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 147.

¹¹ *Ibid.*

marchandise et qu'il est en train d'exhiber quelque chose qui ne peut se dire mais qui cause son désir.

Peut-être saisissez-vous mieux ce que veut dire Lacan quand il affirme que l'angoisse n'est pas sans objet. *Pas sans* est une curieuse double négation qui nous ramène à la question du manque qui est développée au cours du chapitre X qui est dirai-je au cœur de ce séminaire.

La vie comme clinique du manque

En première approximation, le double sens du verbe *manquer* nous est précieux. C'est l'apport essentiel de la psychanalyse qui vérifie qu'au manque comme cause, le ratage est la conséquence — dans cette perspective, une vie humaine se déploie comme un unique acte manqué, à la dimension de toute une destinée.

Mais Lacan, ici, va plus loin : « Autrement dit, l'angoisse nous introduit, avec l'accent de communicabilité maximum, à une fonction qui est, pour notre champ radicale — la fonction du manque. »¹²

Tout à l'opposé des notions lénifiantes d'harmonie, d'équilibre ou de plénitude, la fonction du manque trame tout ce que nous vivons. Cette faille essentielle, inhérente à l'expérience humaine ne peut être ni filmée, ni analysée sur le corps, ni enregistrée par IRM du cerveau, même dynamique. Ce n'est pas un défaut par rapport à une norme de plénitude, mais un ratage introduit par le langage. L'enjeu de l'expérience analytique c'est de s'y confronter et de le cerner comme un lieu de l'impossible — lieu qui conjoint topologiquement la jouissance, l'angoisse et la naissance du désir.

Ce chapitre X apparaît comme un point de capiton dans l'enseignement de Lacan et, en tous cas, un moment crucial de ce séminaire — Il s'agit de l'élaboration d'un manque qui se caractérise alors d'être irréductible au signifiant. Cette irréductibilité nous impose de nous départir de toute approche intuitive.

La phrase centrale sur laquelle tout pivote elle celle-ci : « (...) c'est un chemin d'approche essentiel de notre expérience que de concevoir dans sa structure originelle la fonction du manque, et il faut y revenir maintes fois pour ne pas la manquer. »¹³

De fait, pour Lacan, c'est un renouvellement complet de cette fonction dans l'appréhension de l'expérience humaine. En ignorer l'existence ne peut mener qu'à l'errance des psychanalystes, et à l'enfermement des analysants dans leurs impasses.

Allons donc pas à pas pour définir ce manque et nous éviter des approximations dangereuses. Dans le réel, disons le réel "naturel", il ne manque rien et le manque n'apparaît qu'avec l'introduction du symbolique. Chez les humains, le manque commence avec la symbolisation. « Rien ne manque qui ne soit de l'ordre symbolique »¹⁴, et c'est au signifiant qu'est donnée l'éminente fonction de désigner ce qui n'est plus là — je peux parler d'une fusée, alors que vous n'en avez pas devant les yeux. Le signifiant désigne toujours une absence, d'où les difficultés du langage avec ses inévitables malentendus. Le manque symbolique est donc réductible grâce au signifiant. Le trou dans une bibliothèque bien rangée désigne l'absence, il présentifie ce qui n'est pas là. Vous possédez par

¹² *Op. cit.*, p. 155.

¹³ *Op. cit.*, p. 161.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 159.

exemple toute *La comédie humaine*, sauf le volume dix. En nommant ce volume vous pouvez l'évoquer, et donc le présentifier... comme manquant !

Le symbolique nous introduit au champ de l'Autre, mais ni le sujet ni l'Autre ne peuvent rendre compte exactement l'un de l'Autre. Dans le rapport à l'Autre quelque chose manque. Il s'agit du « vice de structure inscrit dans l'être-au-monde du sujet à qui nous avons affaire. »¹⁵

Ce qui fait la nouveauté de ce séminaire c'est que ce manque est irréductible au signifiant — C'est le titre que Jacques Alain Miller a donné à ce chapitre X. Le manque "radical" dont parle Lacan, est une nouvelle structure du manque, qui est lié à ce qui est perdu ; la part de jouissance perdue pour rentrer dans le langage (mais pas perdue pour tout le monde ! comme le disait Lacan dans un des chapitres précédents). Jusqu'à maintenant, cette part perdue était manipulée par le seul concept de castration. Dorénavant, la castration « n'est là que l'une des traductions possibles du manque originel ».¹⁶

Ce qui apparaît perdu c'est de la jouissance – un manque bien réel qui ne trouve pas de traduction dans les lois symboliques. On ne peut pas le dénier ni l'éliminer avec les figures de style. Pour traiter ce manque réel, qui est lié au symbolique, mais qui ne trouve pas à se résoudre dans le symbolique, Lacan va utiliser les ressorts de la logique et de ses paradoxes, et surtout la topologie. Nous verrons se déployer tant la bande de Mœbius que le *cross cap* — je ne vais pas les détailler aujourd'hui.



Bande de Mœbius



Cross-cap

L'appréhension de la réalité par la torsion topologique n'est pas propre à la psychanalyse, mais concerne d'innombrables autres domaines allant des mathématiques à l'astrophysique, en passant par l'électronique ou la biologie ; et l'art et le cinéma s'en emparent avec bonheur.

En tous cas, ce manque radical libère un statut inédit du corps. Un corps vivant bien loin de la cadavérisation imposée par la science comme de l'instinct de vie strictement animal.

Le manque du manque

La dernière fois, Éric Zuliani nous avait sobrement proposé de définir l'angoisse comme ce qui advient quand vient à manquer la possibilité de symboliser le manque. Revenons donc à ce manque de manque qui avait intrigué un certain nombre d'entre vous, avec parfois une pointe d'ironie.

Pourtant le manque de manque ne devrait poser aucun problème de compréhension : c'est une banale règle d'arithmétique que chacun connaît : moins par moins égal plus — la double négation positive le résultat. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis...

La difficulté particulière de cette double négation tient à ce qu'elle concerne le manque et cela induit immédiatement une perte de nos repères intuitifs. Le manque n'a aucun signifié qui pourrait

¹⁵ *Op. cit.*, p. 160.

¹⁶ *Id.*

être généré par le signifiant. Lacan ne lui apporte ainsi aucune signification mais le désigne simplement par la lettre petit *a*.

Cette simple lettre désigne tout autant cette perte de jouissance, que l'objet qui cause le désir. C'est un trou plein, si l'on peut dire, un trou plein qui aurait subi une séparation du plein — un peu comme les trous noirs que les astrophysiciens décrivent.

Peut-être saisissez-vous mieux l'expression *pas sans* utilisée par Lacan. L'angoisse n'est pas sans l'objet. Éric Zoliani avait précisé qu'il s'agissait d'un objet sans représentation. Risquons simplement que ce manque est ce qui nous rend vivant et désirant. Le signifiant n'a pas prise sur ce qui appartient en propre au corps en tant que vivant. Quand le manque vient à manquer, ce vivant devient insupportable et angoissant et donc *pas sans* objet.

Désir et amour – désir *versus* contre-transfert

L'*acting-out* par lequel son analysant répond à Kris, lorsque celui-ci a voulu donner une valeur d'exactitude et de vérité pour contrer son angoisse — *non, vous n'êtes pas plagiaire* — éclaire bien ce qui se joue dans l'expérience analytique si l'on ne cerne pas correctement la topologie de l'angoisse.

En cette fin du chapitre X et dans le chapitre suivant intitulé par Jacques-Alain Miller "Ponctuations sur le désir", Lacan met en lumière la fonction du manque à l'intérieur même de l'expérience analytique.

Comme dans toute expérience humaine, le sujet doit s'y retrouver dans ces affaires de désir et d'amour, et il est essentiel que l'analyste ne s'y perde pas lui-même. Partons de cette citation, « Pour autant que le désir intervient dans l'amour et en est un enjeu essentiel, le désir ne concerne pas l'objet aimé ». ¹⁷

Cela ne va pas de soi. Lacan permet de le saisir à partir de la position de l'analyste au cours de la séance. Il critique ainsi sévèrement le concept de contre-transfert, qui à cette époque était théorisé par l'ensemble de l'IPA (Association Psychanalytique Internationale). Analyser le contre-transfert, transfert de l'analyste envers son analysant, c'est finalement considérer que pendant que l'analysant décrypte son inconscient, l'analyste doit faire de même avec le sien pour éviter des interférences. En quelque sorte c'est un schéma en miroir qui distribue d'un côté les pensées de l'analysant et de l'autre celles de l'analyste. Et l'on se retrouve nécessairement avec un analyste soumis à toutes les passions humaines soit l'amour, l'ignorance et la haine qui, elle, se traduit souvent par une agressivité ¹⁸.

Lacan répartit, au contraire, d'un côté l'amour et de l'autre le désir ; c'est-à-dire l'amour de transfert de l'analysant et le désir de l'analyste. Dans le transfert, le sujet vise l'objet petit *a* comme objet d'amour et il aura à faire l'expérience d'y trouver, *et l'objet qui cause le désir, et sa face réelle* que révèle l'angoisse. L'amour est le leurre nécessaire pour faire survenir le plan réel de l'objet en cause dans le désir.

L'acte analytique se fonde sur cet objet à l'écart de toutes les passions humaines. Les scénaristes de *En thérapie* ¹⁹ ont bien perçu cet aspect de la rencontre analytique et ils soumettent le personnage

¹⁷ *Op. cit.*, p. 180.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 165 et 166, Lacan discute d'un cas publié par la psychanalyste Margaret Little.

¹⁹ *En thérapie*, série de Éric Toledano et Olivier Nacache, Arte, 2021.

du psychothérapeute à des situations hautement passionnelles. Sans doute ont-ils saisi quelque chose de la différence entre la psychothérapie et l'acte analytique... tout en se demandant si cela est réellement possible. En effet la place occupée par le psychothérapeute est hautement délicate, peu vraisemblable. Prendre la place de l'analyste impose d'en passer par une analyse, dont Lacan avait théorisé le « terme vrai » avec la passe. Le parcours initial d'une analyse pourrait se décrire entre un – *Je t'aime même si tu ne le veux pas* – (axe du transfert) et un – *Je te désire, même si je ne le sais pas*.²⁰ Au-delà, l'analysant devra aller jusqu'à ce moment où il pourra repérer l'objet *a* que l'analyste représente pour lui dans son désir. Disons simplement que l'objet aimé nous leurre sur ce qui est en jeu dans le désir.

Pour reprendre le débat que Lacan initie avec Camus sur les camps de concentration, nous pouvons référer la position éthique du psychanalyste à une loi morale qui est une réponse au réel²¹, et non visée du Bien.

Depuis le début de l'année, nous avons appréhendé l'angoisse comme une boussole. Aujourd'hui nous pouvons rajouter la dimension de l'acte comme une coupure qui peut dégager l'objet de ses attenances fantasmatisques. Ce qui est ici objet petit *a* était déjà auparavant qualifié de ce qu'il y a de plus moi-même dans l'extérieur, parce qu'il a été de moi coupé. Nous aurons à y revenir.

Juste un mot avant de conclure, pour déceler dans les situations de la psychopathologie de la vie amoureuse la plus quotidienne des imbroglios homologues entre les objets d'amour et les objets du désir. Cela irait jusqu'aux situations de deuil que Lacan attrape par cette formule très étonnante : « Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons nous dire *j'étais son manque*. »²² Formule qui s'opposerait à la plus courante *je suis en deuil car le mort me manque comme objet de mon affection*.

Conclusion

L'angoisse se communique directement du sujet à l'Autre — c'est ce que Lacan précise : « C'est à savoir, si l'angoisse n'est pas, entre le sujet et l'Autre, un mode de communication si absolu qu'on peut se demander si elle ne leur est pas à proprement parler, commune aux deux »²³.

En tous cas, l'angoisse ne trompe pas — et même, Lacan n'hésite pas à affirmer que ce qui ne trompe pas peut également se retrouver chez l'animal. Quand dans un milieu naturel vous voyez des animaux fuir éperdument, il vaut mieux suivre le mouvement. Un dérangement essentiel vient de s'y produire dont vous avez tout intérêt à éviter les conséquences.

Dans la situation analytique, Lacan prévient qu'il est essentiel que l'analyste ait dépassé le stade de l'angoisse pour savoir la repérer chez l'analysant et ne pas être pris dans cette communication sans frein. À lui la charge de l'acte analytique qui vise à faire coupure et à séparer — séparer l'objet du manque qui le recèle et séparer l'objet de ses attaches fantasmatisques.

Remi Lestien

²⁰ Ces deux citations (en italiques) sont extraites de la page 38 du séminaire.

²¹ *Op. cit*, p. 177 : « la loi morale est hétéronome. Elle provient de ce que j'appelle le réel. »

²² *Op. cit*, p. 166.

²³ *Op. cit*, p. 137.